



PRÈS DE LA RUE DE FURSTENBERG

Journées Européennes du Patrimoine

Les 19 et 20 septembre 2015 aura lieu en France la 32^e édition des Journées Européennes du Patrimoine¹. Cet événement est l'occasion de découvrir, de partager, de transmettre et de promouvoir notre patrimoine. Qu'il s'agisse d'un édifice, d'un lieu de mémoire, d'un savoir, d'un savoir-faire ou d'un témoignage pour ne citer que quelques exemples, chacun à sa place et son inscription dans le cadre de ces Journées n'est pas uniquement liée à sa notoriété, mais plutôt comme vecteur de notre (H)histoire. Cette année 2015 s'intéressera au « patrimoine du XXI^e siècle, une histoire d'avenir ».

Le thème retenu évoque bien évidemment la contemporanéité et l'inachèvement.

Par sa contemporanéité, la loi promulguée du 20 février 2015 qui inscrit « les archives publiques dans la définition des trésors nationaux et ce quelle que soit leur date (y compris les archives très contemporaines) et leur lieu de conservation² ».

Par l'inachèvement, les actions menées. Ainsi, en est-il fait référence dans le programme officiel rédigé et diffusé par le Ministère de la Culture et de la Communication, la ministre de la Culture et de la Communication, Fleur Pellerin, parle d'un « patrimoine en train de se faire ». L'usage de cette expression renvoie à la question

d'un héritage contemporain « inachevé » : un mouvement artistique qui vient de naître, un édifice qui évoluera dans une dizaine, voire une cinquantaine d'années, un fonds d'archives collecté qui se verra enrichi par un versement dans quatre ans... Peut-être même que « certains » ne seront jamais achevés ou disparaîtront. Ce patrimoine doit également être protégé, préservé, répertorié, partagé, promu, car il est un élément de notre (H)histoire que celle-ci soit internationale, nationale, locale ou familiale.

¹ C'est au cours d'une conférence européenne des ministres responsables du patrimoine architectural, qui s'est tenue à Grenade (Espagne) en 1985 - et faisant suite à la proposition du ministre français Jack Lang - que naissent les Journées européennes du patrimoine. Depuis ce 3 octobre 1985, les pays membres du Conseil de l'Europe s'emploient dans la mesure du possible

² « Les archives reconnues comme trésors nationaux », Association des Archivistes Français, communiqué de presse, 25 mars 2015. Pour plus de détails, consultez le carnet de recherche de la sous-direction de la communication et de la valorisation des archives du Service interministériel des Archives de France (<http://siafdroit.hypotheses.org/433>)



NICOLE VEDRÈS ET LA TÉLÉVISION

« Généralement Max-Pol Fouchet n'était pas interviewé. Il parlait à la caméra des livres qu'il aimait. Il s'adressait directement à chaque téléspectateur. Nicole Vedrès, elle, chaque semaine, était interviewée. En fait, c'était moins une interview qu'une conversation. Une conversation où elle avait bien entendu le rôle principal. Elle parlait de tout, je veux dire, elle ne parlait pas forcément des écrivains. Elle était la littérature même ; elle était la narratrice. »

Extrait de *Relectures pour tous* de Robert Bober (INA - Images Plus, 2007)

L'espace d'un week-end, partez à la rencontre d'un Saint-Germain-des-Prés où les rues sont désertes, où les magasins sont fermés, et où le seul établissement d'ouvert à proximité de la rue Furstenberg est tenue par une « mercière qui, de toute éternité, a toujours refusé de vendre quoi que se soit ».

Illustrations

Page 04 : BOBER Robert, *Relectures pour tous*, Ina - Image Plus, 2007. Capture de l'extrait de l'émission du 19 mai 1965 réalisé par Antoine Hirsch.

Page 06 : *Id.*



Près de la rue Furstenberg

« Le magasin... Mais le magasin de quoi ?... Il était tout fermé, parce que c'était le mois d'août à Paris, et que ce qu'on appelle le désert français reflue, alors, vers la capitale, l'ensable, la réduit au silence... on dirait même, à certaines heures, qu'il en va comme pour ces bourgades de province, jadis prospères et peuplées, aujourd'hui abandonnées, déchues... on dirait, oui, que cela est pour toujours, même quand il est écrit sur les vitrines obscures ou d'un blanc tout opaque, « ouverture », ou réouverture », ou même « rouverture » en septembre... On n'y croit pas... On se dit qu'ils ne reviendront jamais, ou bien alors que soi-même on ne sera plus là, qu'on va mourir de lente inanition... Tout ce qui semblerait bouger encore est mirage, coupable d'illusion, pénultième phantasme... silence, donc, dans lequel nous marchions, et ce magasin, proche du panthéon, aveugle, clos de toutes part, portait comme enseigne : *A l'Abeille d'or*, ou *Aux Abeilles d'or*, je ne sais plus...

[...] Nous passâmes des ruelles vides, des avenues vides, des places nettes. Le teinturier, dont j'avais grand besoin, était fermé il va sans dire. Le seul magasin d'ailleurs qui fût ouvert par là était celui où l'on vend un ingénieux dispositif qui sert (pour la première fois je regardai de près les feuillets d'explication, placés dans la vitrine) à mettre ses chaussettes sans avoir à se baisser, ni même s'asseoir. L'engin ressemble à une longue canne à pêche, pourvue à son extrémité d'un crochet actionné par une corde, comme ceux dont on use pour gauler les fruits. Voilà tout ce qu'en août, à Paris...

[...] Je savais bien qu'à la rentrée tous les magasins ne rouvriraient pas, que d'aucuns auraient profité de l'estivale coupure pour disparaître à jamais, en vertu de cet impératif tout à fait dépourvu de rigueur et quelquefois d'objet, qu'on persiste à appeler le progrès. « C'est le progrès », ou plutôt non. Jamais on ne dit « c'est le progrès » tout court. On dit : « Que voulez-vous, c'est le progrès. » Ces sortes d'affirmations (ou d'exclamations) s'assortissent en effet toujours d'un membre, antérieur ou postérieur, de phrase extrêmement banal, mais qui, pour le socio-philologue, doit avoir sa raison (ou sa folie) d'être... on dit : « que voulez-vous, c'est le progrès » comme on dit : « Vous êtes jeune, que diable ! » Oui.. Que voulez-vous, le cordonnier a disparu, c'est le progrès ; l'épicière va fermer à tout jamais sa boutique, c'est le progrès ! la blanchisseuse s'en va, progrès encore. Le soir, vous ne trouverez plus rien à acheter en rentrant de votre travail, que voulez-vous, c'est... [...] Et je regard ainsi disparaître dans les rues de l'Ancienne-Comédie, Mazarine, Jacob, Princesse et autres Dauphines, toutes les commodités d'un temps révolu...

[...] Je me tenais à moi-même ces propos nostalgiques, poujadistes, intégristes, lorsque je vis qu'était ouverte (on l'aurait parié), seule de toute la rue, cette mercerie où jamais dans l'illustre saga des Saint Germain des Prés, André des Arts et Grégoire de Tours, la tenancière n'avait voulu vendre, rien de rien... C'est à se demander pourquoi diable elle tient boutique, et depuis tant de lustres, résolue qu'elle est



à répondre négativement aux plus simples demandes... Nihiliste du fil à coudre, abstentionniste du bouton



pression, réfractaire du madapolam... Nous avons en vingt ans tout essayé par jeu, par défi (dépit aussi, un peu), lui demandant expressément les articles les plus courants : « Avez-vous du fil blanc ordinaire, ou bien noir ? » elle haussait les épaules : « Non... » « Des aiguilles ? – De quelle grosseur ? disait-elle. N'importe, grosses ou fines. – Non ! pas d'aiguilles... même moyennes », ajoutait-elle malicieusement.

Par fidélité à mes souvenirs bien plus que dans l'espoir de quoi que ce soit, j'entraî... me remémorant – mais seulement pour la forme – qu'il m'aurait fallu depuis long-

temps remplacer la cordelière du pyjama marital. Mais je savais bien qu'il n'y aurait pas plus de cordelière chez elle que de Pax Christi en face, ni de Monsieur Dedieu (tel est le nom du teinturier) au bout de la rue... Je savais bien qu'il me faudrait pour plus de trois semaines encore vivre sans fil, sans miel, sans lait ni pain, avant toutes taches sur ma robe et, pour seule distraction éventuelle, de longs moments passés à enfiler ou ôter mes chaussette (?) à l'aide de la canne à pêche-moulinet-sécateur. Mais quoi, j'avais franchi la seule porte ouverte, et force m'était bien de dire quelque chose... Je me trouvais tout aussitôt à court de vocabulaire mercier. Était-ce de la cordelière qu'il fallait dire, de la coulisse, du galon...

« Auriez-vous, dis-je, et sans aucun espoir.. ; de la ... enfin... un cordon... Ou... galon... pour passer dans l'ourlet... l'ourlet du haut d la culote... d'un pyjama ? »

Elle me regardait, blême, ironique, muette. Léautaud à son bureau. Le Sphinx à la Pyramide. Je m'enferrai, m'ensablai dans ce désert de la ville où elle ne tenait boutique, en somme, que de souvenirs d'un temps mort et bien mort... Or elle proféra avec compétence et rancœur ces mots :

« De la tresse pour pyjama. » Sans interrogation.

« Voilà », dis-je...

J'allais prendre déjà la porte, tenant son propos pour un refus, quand, sans presque se retourner, elle tendit la main, comme ça, à l'aveuglette, mais avec une précision fatale, vers une grande boîte derrière elle. En tira immédiatement la chose voulue... c'était donc ça, ça que depuis trente ans il fallu sans doute et exclusivement lui demander, sous peine de provoquer, comme dans *Lohengrin*, une terrible catastrophe, par une question déplacée encore que banale.

« Combien ? » dit-elle... Puis elle ferma la bouche, pythie résolu à demeurer muette jusqu'à la prochaine et irrémédiable réplique... Mais quoi, le sort était jeté, le prélude passé, le mythe grondait.

« Combien compte-on, dis-je, habituellement ? »... comme si quoi que ce soit pouvait être, ici, habi-



tuelle... Je m'obstinais, m'enfonçais dans ce cauchemar, peut-être déicide et en tout cas mortel... Orphée, je ne peux pas mieux dire, Orphée se retournant, contre toute raison et contre tout serment, et deux et trois et quatre fois... J'ajoutais :

« ...pour un homme de taille normale... ? »

Elle me regarda. Je suis trop grande, c'est vrai. Normal n'avait aucun sens... Nous passions les siècles, nous rapprochions d'une littérature plus réaliste mais tout aussi effrayante... elle était une vraie Mère Raquin tout à coup, vindicative encore qu'aphasique... quelque chose se mettait à vivre larvairement, l'odeur de la boutique montait, des miasmes de madapolam, pourtant depuis longtemps absent de ces rayons, défuntes bobines, soutaches passées... Je dis :

« Un mètre. »

Elle dit :

« Si vous voulez... », du ton dont on dit : « C'est vous qui l'aurez voulu... »

Tout à coup je songeai qu'elle et toutes les autres mercières de l'arrondissement allaient fermer bientôt et pour toujours, et que si d'aventure une autre coulisse se découliissait, s'égarait, j'aurais à solliciter désormais, en vertu de la concentration capitaliste, des dynasties de Boucicaut, des lignées de Cognacq, des trois Quartiers Ltd, de lointains Lafayette... je me voyais une nouvelle fois voyageant sous terre pour dépenser à l'autre bout de ma ville, natale et tentaculaire, quatre sous... Je fis de la situation présente et future une rapide et synthétique étude : étant donné d'une part ma fidélité au porteur du pyjama, de l'autre le nombre d'années qui nous restent à vivre, la résistance enfin de la tresse de coton ordinaire, il me sembla qu'une petite provision s'imposait... Quand je lui dis : « Mettez-m'en trois mètres, plutôt... », elle me regarda... comme si j'étais Landru... Trois ? Pourquoi pas dix, alors, vingt, pendant que j'y étais ??... Je me voyais, et par ses yeux, allant dans trois quartiers différents de Paris, étrangler, à l'aide de ce lien fatal, divers amants que j'y aurais... Elle mesura, roula, plia, empaqueta, puis quitta le comptoir pour gagner à lents pas, sourds et muets, la caisse.

Je dis :

« Ça fait combien ? »

Elle reposa le paquet, comme renonçant à jamais, déniait par ce geste fatal toute réalité aux faveurs que le sort jusque-là m'avait fait connaître... rien, rien n'était fait, ni acquis moins encore... Elle nous refusait en bloc, moi, la tresse, l'homme au pyjama, le quartier, le cosmos...

Perdu pour perdue, je redis : « Ça fait combien ... ? »

- Je vous l'aurais dit, me dit-elle, si vous ne m'aviez pas empêchée de compter.

- Mais, dis-je je n'avais pas vu que vous comptiez (elle n'avait pris ni bic, ni bloc, bi rien).

- Eh bien, dit-elle, quand vous avez dit : « Ça fait combien ? » j'étais juste en train de calculer mentalement, madame, mentalement... »

Puis tout soudain, elle ajouta :

« Comptez-vous-même... »

Alors là... là... Je me revois devant ces insolubles problèmes d'arithmétiques qu'évoque aussi le



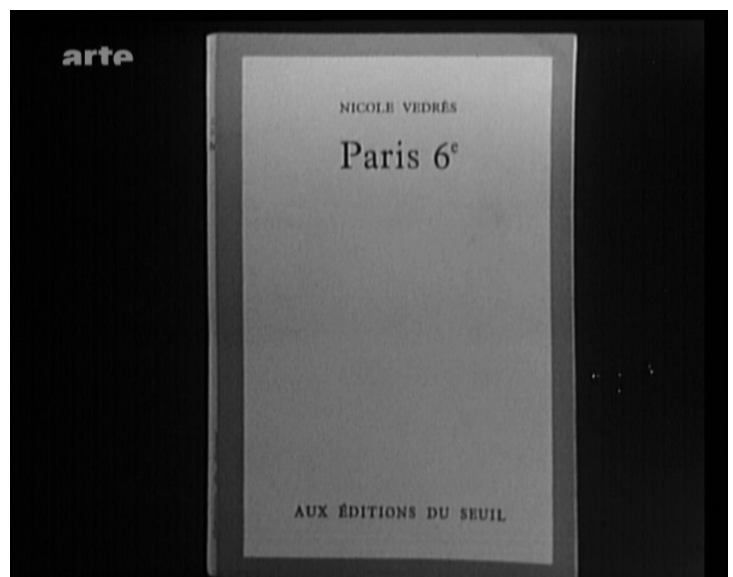
livre de Gaston Bonheur, je sens venir à moi les maudites « pièces de tissu », les sataniques drapiers, les arpenteurs à chaînes, les fractions décimales... elle dit, mauvaise, sachant que c'était le pire des énoncés :

« Un quatre-vingt-cinq le mètre... »

Tout vacille... A l'odeur de la boutique se substitue celle de la classe, du porte-plume mâché, du bout de ma natte mordillé (je portais des tresses, jadis, et en cas de perplexité j'en mangeais les bouts, arrachés un fil, en ce temps-là blond presque blanc – à présent les fils sont plutôt blancs, à peine blonds encore et seulement par places)... a vrai dire, ce n'étaient (en ce temps) ni les trois bassins qui se remplissaient à des rythmes implacables encore qu'inégaux, ni les trains qui devaient se croiser, ou atteindre la gare sur l'emplacement de laquelle broutait d'intrépide biquette... non, c'était un simple mot, plus français que nature... le mot « raison » dans l'expression « à raison de »... (à raison de cinq francs par hectolitre, à raison de dix ares deux centiares... ah, les centiares !... rien que ça me détournait de posséder jamais un bout de terre où que ce soit)... Et me revenait, à la gorge plus encore qu'aux yeux, ce livre d'arithmétique à couverture (ou bordure ?) violette, portant comme d'avance le demi-deuil de mes espoirs scolaires, plein de ces énoncés affreux... A raisons, donc, de un quatre-vingt-cinq (centimes – ou francs ? Car aussi, les francs et centimes nouveaux, ça n'est pas facile ; certains jours, ça marche tout de suite, un calcul enfantin, d'autres jours, soudain la « raison » justement vacille, s'égaré... c'est comme pour tout d'ailleurs...) Trois fois huit vingt-quatre, me disais-je (mais vingt-quatre quoi ? francs ? centimes ?) Et puis trois fois cinq... Ah, malheur, qu'avais-je été penser qu'on aurait besoin de trois fois plus de tresse qu'il n'en fallait vraiment... Et puis, somme toute, le bon Marché n'est pas si éloigné de notre domicile... pour le Louvre, nous avons un métro direct... et dans cinq ou dix ans le supermarket aura un rayon de mercerie pourvu de tous les articles désirables... puis enfin les autres pyjama de mon époux ne comportent aucune cordelière, mais en guise de ceinture une sorte de frisottis élastique (c'est anglais, paraît-il, à mon sens peu gracieux, mais quelle épouse jamais osera dire, s'agissant de mode masculine, que quoi que ce soit d'anglais est laid... et puis... ça doit être le progrès, là encore...)... et trois fois cinq, donc... Je mis cinq cents francs (anciens) sur la plaquette de cuivre striée. Elle me rendit je ne sais quoi, que je ne comptai pas...

Une heure, deux, une journée, un siècle passerait, sans qu'elle consentît à rien vendre... D'autres mortels enterraient, qui n'auraient pas la même chance que moi, ou la même hardiesse... qui voudraient seulement une bobine de fil noir qu'elle n'aurait pas, une douzaine de boutons blancs ordinaires, dont la seule mention la ferait sourire de pitié et esquiver le geste de la Parque...

Et passèrent les jours en effet, les semaines aussi. Bien des commerces firent,





comme il était prévu, leur réouverture ou leur ouverture... La porte de mon teinturier restait fermée... Monsieur Dedieu prolongeait, me dis-je, ses vacances... Peut-être les avait-il prises très tard... [...] un jour il me fallut me rendre à l'évidence, comme on dit dans les romans qui ne veulent rien dire... J'avisai une affichette au coin de sa vitrine... à peine plus grande que le carton imprimé d'une minuscule horloge, sur lequel il indiquait ses heures d'ouverture chaque jour... Las ! On en avait pour l'éternité... Monsieur Dedieu avait, bien avant les obligatoires congés payés, les rituelles vacances, les annuelles clôtures, fermé, et pour toujours. Cela s'appelle, n'est-ce-pas, cessation de commerce... [...] Il m'avait dit, depuis bien longtemps, qu'il songeait à se retirer en effet, que le travail était malaisé, les bons ouvriers introuvables... Mais, disait-il (et c'est surtout là que la bât blessait il me semble), les clients ne voulaient pas comprendre... pourtant il travaillait « dans la perfection », comme disait tout le quartier. Mais le souci de la qualité, on le sait, ne paie pas toujours, quelque fois même conduit à la ruine... Je l'écoutais d'une oreille attentive (comme on dit encore dans ces romans qui...), oreille fraternelle, en tous cas, du chroniqueur lui aussi en peine de se faire comprendre des « clients (directeurs, éditeurs, lecteurs même)... Nous restions en silence, malade d'une nostalgie... « un jour j'arrêterai, vous verrez... et bientôt », disait-il. « Moi aussi », répondais-je *in petto*... il aura tenu moins longtemps... 'Vous irez au pressing, vous verrez, c'est le progrès... » Et les journaux et revues aussi, en un sens, vont au pressing ; la littérature-minute, c'est le progrès, la finition ne compte plus... en attendant d'ailleurs que nos volumes, romans, recueils, s'en aillent, et de notre vivant encore, vers ce final pressing qu'est le pilon... Et pourquoi s'en désoler puisque charbonnier, buraliste, cordonnier, mercière, tout s'en va, pour qu'on se modernise... »

Extrait de *Paris 6^e* (Editions du Seuil, Paris, 1965)

SUR LA TRACE DE NICOLE VEDRÈS

Version numérique et gratuite du Carnet de recherche <http://paris1900.hypotheses.org>

Les Journées Européennes du Patrimoine - 19 et 20 septembre 2015

« Ah j’oubliais... Mais vous qui connaissez notre quartier, vous le savez, bien sûr... Ces boutiques délaissées, vendues, expropriées, cédées (et à prix d’or) pour cause de progrès, se transforment toutes, mais toutes, en magasins d’antiquités.. Là où étaient alignés nos berlingots de lait, empilées nos chaussures, suspendues nos vêtements nettoyés, étagés les journaux du soir, que voit-on à présent ? Troussequins et heurtoirs, herminettes, émerillons, pétrins et astrolabes, la huche et le bliaut, le clystère et le sablier, les tourne-vent, passe-corde, tire-braise, pique-bœufs, hardilliers, poulpétonnières et servidons... vendus « à raison de » mille, dix mille et davantage encore de francs qui ne sont pas même anciens... S’en rendent acquéreurs industriels, constructeurs d’avions, promoteurs de grosses bâtissent, cinéastes de l’avant-garde, faiseurs de pétrole ou d’atomes... comme si une fortune et un destin tout entiers voués au culte de l’avenir ne se pouvaient en fin de compte supporter que dans le décor de l’ancienne comédie. »

Nicole Vedrès, *Paris 6^e*, Editions du seuil, Paris, 1965, pp. 157-158

Le code de la propriété intellectuelle n’autorisant, aux termes de l’article L.122-5 (2° et 3°a), d’une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l’usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d’autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d’exemple et d’illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause est licite » (art. L.122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelle que procédé que ce soit, constituerait donc une contre façon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants le code de la propriété intellectuelle.